

Pour une éthique de l'environnement inspirée par le pragmatisme

L'exemple du développement durable

Alain Létourneau

Ethique et Environnement à l'aube du 21^{ème} siècle : la crise écologique implique-t-elle une nouvelle éthique environnementale ?
Volume 10, Number 1, avril 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/045391ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal
Éditions en environnement VertigO

ISSN

1492-8442 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Létourneau, A. (2010). Pour une éthique de l'environnement inspirée par le pragmatisme : l'exemple du développement durable. *[VertigO] La revue électronique en sciences de l'environnement*, 10(1), 0–0.

Article abstract

We want to show here how pragmatism, understood in the light of three of its main thinkers and founders, Charles S. Peirce, William James and John Dewey, can totally renew our conception both of the theoretical and of the applied work in environmental ethics. But first we must explain what questions have structured the field of environmental ethics from its beginning, looking especially at the main discussions that have surfaced in the field since the 1970s. We also show what resources have been developed in the broader field of what we call here “society ethics”, a grouping into which we situate both biomedical ethics and applied ethics more generally. Here we place ourselves inside an applied ethics perspective, understood as differing from an applied principlism (cf Beauchamp and Childress, 2008). We also recall some of the main characteristics of pragmatism both generally and specifically on ethical questions, to show more clearly the main traits of a pragmatist outlook on those issues. To manifest more clearly what consequences this perspective gives on environmental issues, we treat briefly in conclusion the example of sustainable development.

POUR UNE ETHIQUE DE L'ENVIRONNEMENT INSPIREE PAR LE PRAGMATISME : l'exemple du développement durable

Alain Létourneau, Professeur titulaire, Département de philosophie et d'éthique appliquée, Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, 2500, boul. Université, Sherbrooke, J1K 2R1. Courriel :

Alain.Letourneau@USherbrooke.ca

Résumé : Il s'agit ici de montrer de quelle manière le pragmatisme, à la lumière des fondateurs du pragmatisme que sont Charles S. Peirce, William James et John Dewey, permet de renouveler la conception et le travail de l'éthique environnementale. Dans ce but, nous rappelons les grandes questions qui ont accompagné le développement de l'éthique dite de l'environnement depuis ses débuts, mais en regardant plus précisément les débats qui ont agité les dernières décennies. Nous montrons aussi quels autres types de réflexion ont été développés dans le chantier de l'éthique de société, en particulier dans le secteur de l'éthique biomédicale et celui de l'éthique appliquée. Ici nous nous situons explicitement dans le contexte des travaux d'une telle éthique appliquée, comprise autrement que comme un principlisme appliqué (voir Beauchamp et Childress, 2008). Nous rappelons aussi quelques grandes caractéristiques du pragmatisme en général et sur les questions d'éthique, ceci dans le but de montrer la spécificité de l'approche du pragmatisme. Pour mieux faire voir quelles conséquences cette perspective apporte sur les questions qui nous intéressent, nous terminons en prenant l'exemple du développement durable.

Mots-clefs : pragmatisme, Peirce, Dewey, James, éthique environnementale, éthique appliquée, développement durable, éthique de société, communication environnementale

Abstract: We want to show here how pragmatism, understood in the light of three of its main thinkers and founders, Charles S. Peirce, William James and John Dewey, can totally renew our conception both of the theoretical and of the applied work in environmental ethics. But first we must explain what questions have structured the field of environmental ethics from its beginning, looking especially at the main discussions that have surfaced in the field since the 1970s. We also show what resources have been developed in the broader field of what we call here "society ethics", a grouping into which we situate both biomedical ethics and applied ethics more generally. Here we place ourselves inside an applied ethics perspective, understood as differing from an applied principlism (cf Beauchamp and Childress, 2008). We also recall some of the main characteristics of pragmatism both generally and specifically on ethical questions, to show more clearly the main traits of a pragmatist outlook on those issues. To manifest more clearly what consequences this perspective gives on environmental issues, we treat briefly in conclusion the example of sustainable development.

Keywords: pragmatism, Peirce, Dewey, James, environmental ethics, applied ethics, sustainable development, society ethics, environmental communication

Introduction

C'est depuis relativement peu de temps que la question environnementale est devenue une préoccupation majeure pouvant être considérée comme largement partagée dans

Référence électronique

Alain Létourneau, 2010, « Pour une éthique de l'environnement inspirée par le pragmatisme : l'exemple du développement durable », VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement, Volume 10 Numéro 1, [En ligne] URL : <http://vertigo.revues.org/9541>.

la société¹. Admettons ici que cette question concerne l'ensemble d'effets que nous avons comme espèce sur le

¹ En un sens, ce n'est que depuis les années 1960 et 1970 (débats sur la pollution de l'air et de l'eau) que la question a réellement été articulée comme question qui s'adresse à toute la société. Par ailleurs, il est clair que dès le XIXe siècle, la question environnementale apparaît, bien qu'elle ne le fasse que chez une minorité extrêmement restreinte. John Muir (1838-1914) et Gifford Pinchot (1865-1946), qui

réfèrent « environnement » considéré comme environnement bio-géo-physique, lequel est la condition et l'espace de réalisation de toute vie, humaine ou non. Dans le passé, nous ne considérons nos actions d'un point de vue moral ou éthique que dans la mesure où elles affectaient nos semblables. Certains ont suggéré qu'il fallait réviser notre éthique pour y faire entrer de plus la préoccupation soit pour l'environnement, soit pour les vivants singuliers d'espèces non humaines, soit encore pour les espèces différentes de la nôtre ou les écosystèmes². On ne peut dire de nos jours que l'une ou l'autre de ces orientations fasse consensus, ni même qu'il serait admis clairement par tous les partenaires de discussion que la question éthique doit nécessairement inclure une préoccupation environnementale dans l'un ou l'autre de ces sens. Du moins est-il de plus en plus admis que le manque de prise en compte des questions environnementales a des conséquences importantes pour l'espèce humaine.

Questions discutées dans les éthiques environnementales

Dans cette discussion, plusieurs ont fait valoir le critère de la *considérabilité* morale. Ce néologisme bien attesté en anglais (*considerability*) désigne le fait qu'un être mériterait (ou non) la considération morale. Plusieurs auteurs prétendent que ce ne sont pas que les humains qui la mériteraient³. De fait jusqu'à tout récemment, seuls les humains possédaient du moins en droit cette *considérabilité*. Et encore, historiquement, tous ne l'ont pas toujours possédée également ni de droit ni de fait. Pensons chez les Grecs à la différence entre citoyens et étrangers, pensons aussi au genre (femmes et hommes) et à la race

représentent mieux que d'autres la tension entre préservation et conservation, développent leurs positions respectives au début du précédent siècle, bien avant le classique d'Aldo Leopold, *A Sand County Almanach* publié en 1949.

² Par exemple, Routley, R.S., 2007, « A-t-on besoin d'une nouvelle éthique, d'une éthique environnementale ? », dans Areissa, H. S., 2007, (ed.), *Éthique de l'environnement*. Paris, Vrin, 31-49 (texte anglais de 1973).

³ Goodpaster, K. E., 1971, « On being morally considerable », *Journal of Philosophy*. V. 75 n. 6, 308-325.

(ségrégations sur cette base). Que dire d'une *considérabilité* pour tous, qui est reconnue en un sens dans les chartes, mais qui n'est pas suivie des faits correspondants ? Pensons aux populations de la Terre qui ont à peine de quoi se nourrir, aux taux de mortalité effarants en raison de l'alimentation insuffisante et notamment à la carence d'accès à l'eau potable. Apparemment, le fait que ces personnes méritent la considération morale ne leur donne pas à manger ni à boire, ni ne les protège contre les infections diverses.

D'autres ont souligné l'importance de la richesse et de la diversité de la vie sur notre planète, en particulier, mais pas seulement pour soutenir la vie des humains⁴. Les différentes éthiques de l'environnement, qui ont pris au sérieux ce type de requête, ont développé des positions distinctes sur la manière selon laquelle il convient de donner droit ou de répondre à cette préoccupation appelée ici question environnementale. Plusieurs penseurs ont suggéré que ce qui doit être changé, c'est avant tout notre façon d'envisager notre rapport à la nature. En revanche, d'autres se montrent les défenseurs d'une modification limitée à l'intérieur d'une éthique humaine déjà bien constituée ; d'autres encore sont partisans de l'extensionnisme légal (= reconnaître que les vivants non humains ont des droits). Mais entre les partisans d'une approche qui demeure centrée sur les humains et ceux qui soit veulent mettre au cœur de la préoccupation les écosystèmes ou alors les espèces vivantes (entre l'écocentrisme et le biocentrisme), il ne semble pas y avoir de réconciliation possible. Pas plus d'ailleurs qu'il ne peut y en avoir entre les plaideurs de la préservation des espaces naturels, qui sont foncièrement utilitaristes dans le sens où de tels espaces sont vus comme utiles et même nécessaires pour notre espèce, et les partisans de la conservation de la nature, qui sont porteurs d'un souci de voir l'ensemble du vivant se développer et s'épanouir, et pas seulement ou d'abord l'espèce humaine ou en fonction des besoins de cette dernière. Nous pensons bien sûr ici, dans une

⁴ Naess, A., 2004, « The Deep Ecological Movement : Some Philosophical Aspects », dans Light A. et Rolston III, H. *Environmental Ethics : An Anthology*. Oxford, Blackwell, 262-274 (texte dont une première version est parue en 1986 et une seconde, revue, en 1998).

tradition nord-américaine, à la tension représentée par Muir et Pinchot⁵.

De tout temps l'interrogation éthique a porté sur comment agir. Et de manière générale, les morales et les éthiques de l'humanité ne se posaient les questions environnementales que de façon marginale, et ceci quand elles les posaient. Le « tu ne tueras pas » et les autres commandements moraux traditionnels ne concernaient que l'homme, même bien au-delà de Kant. Certaines approches plus anciennes supposaient une participation mystique à l'univers ambiant. Pensons au totémisme ou à d'autres figures de l'animisme, perspectives religieuses en lesquelles la frontière entre l'humain et le monde vivant n'était pas nette. Ces croyances ont déjà existé par le passé et peuvent se poursuivre dans certains lieux culturels donnés, sous des formes plus ou moins rationalisées. Il ne faut pourtant pas oublier que ces deux importantes formes de la pensée religieuse avaient chacune leurs caractéristiques propres, et qu'elles relevaient d'une pensée qu'on peut dire rationnelle mais qui procède d'avant le développement de la science empirique et hypothético-déductive⁶. De nos jours toutefois, certains écocentristes ou partisans de « notre mère la Terre » ont pu livrer l'impression de vouloir développer une religion nouvelle, nous entendons d'ailleurs souvent les dénonciations de la nouvelle religion écologiste. Sans doute qu'une théorie de la valeur « ontique » comme celle de Holmes Rolston III, qui ne se présente pas comme religieuse, a quelque chose d'assez englobant et de participationniste. Ceci repose sur la valeur intrinsèque de la vie et sur la valeur concrète de l'écosystème et de la Terre⁷. De ce point de vue, la valeur du vivant étant élargie, certains escomptent peut-être de cet élargissement une éthique différente.

⁵ Minter, B. A., 2006, *The landscape of reform. Civil Pragmatism and Environmental Thought in America*. Cambridge (Ma), MIT Press,.

⁶ On peut trouver des exposés intéressants sur ces courants en histoire des religions ou en philosophie de la culture. Voir en particulier Cassirer, E., 1972, *La philosophie des formes symboliques*. Paris, Minuit, v. 1-3, (1923-1929).

⁷ Rolston III, H., 2004, « Value in Nature and the Nature of Value », dans Light A, et Rolston III, A. ed., *Environmental Ethics*, op. cit., 143-153, texte publié d'abord en 1994.

Pourtant, sous réserve de vérifications ultérieures, de telles perspectives disons néo-religieuses semblent marginales dans les réseaux environnementaux ou ailleurs. Depuis l'émergence en Occident d'une philosophie basée sur l'observation empirique et la raison (qui est passée par plusieurs phases) et le développement de l'autonomie humaine pendant la période moderne, cette approche fondée tantôt sur la participation à un même tout, tantôt sur l'identification à certaines figures tutélaires, a reculé nettement dans le monde développé. La disparition comme figure qui compte de la position soit animiste soit totémiste est bien attestée, même si certains ont voulu voir dans le stoïcisme un retour d'une forme de panthéisme, en oubliant de noter que si c'était le cas, il s'agissait d'une forme bien rationalisée de ce dernier. Par ailleurs plusieurs remettent en question la tradition occidentale en tant que tradition de la domination de l'humain sur la nature, que cette domination s'appuie sur la Bible (les « maîtres et possesseurs de la nature ») ou sur la philosophie rationaliste. Mais parmi ces critiques, tous ne souhaitent pas pour autant renouer avec une perspective mystique, tant s'en faut. Nous cherchons le plus souvent une autre façon de penser notre relation à la nature que celle d'une sacralisation qui, si elle était avérée et prise au sérieux, nous obligerait sans doute à renoncer à un rapport instrumental à la nature. L'entreprise scientifique suppose une désacralisation de son objet pour pouvoir se déployer. Pour le dire autrement, il ne semble pas du tout requis ou obligatoire d'adopter une position « religieuse » sur la question environnementale pour y reconnaître une préoccupation nécessaire.

Si même on admet la valeur des préoccupations de préservation ou de conservation de la nature, l'éthique de l'environnement ne fait pas l'unanimité, surtout dans la forme que nous lui connaissons de nos jours. Plusieurs chercheurs et intervenants ont manifesté les limites de cette posture en cours de devenir classique dans la recherche et l'enseignement. Cela consiste tantôt à se demander s'il faut se définir comme anthropocentristes, écocentristes ou non, ou encore si nous avons besoin d'un rapport plus fort à l'élément naturel, plutôt que de se contenter de vouloir être de meilleurs gestionnaires de la nature comprise comme l'héritage de notre espèce. On a remarqué notamment le caractère abstrait des éthiques de l'environnement développées par des philosophes et le peu d'aide qu'elles fournissent pour trouver des solutions effectives à nos problèmes environnementaux. On souligne

aussi le fait qu'elle nous empêche dans des questionnements philosophiques qui ne contribuent pas à l'avancée des causes qui importent. Par « posture classique », désignons ici la discussion autour de ces courants qu'on appelle l'approche holistique, l'écocentrisme, le biocentrisme, l'anthropocentrisme, l'utilitarisme et l'écologie profonde.

Si nous regardons les choses d'un point de vue métaéthique, nous pouvons considérer qu'il s'agit de postures *princiennes* en éthique de l'environnement. Rappelons qu'un principe n'est rien d'autre qu'une valeur qui est censée avoir un caractère suprême en fournissant quelque chose de premier et d'organisateur à un système théorique donné. Et en effet ces théories procèdent par la postulation de certaines valeurs qui sont érigées au plan du principe, spécialement la notion de valeur intrinsèque de la nature, ou au contraire celle de l'humain comme seul objet de la considération éthique⁸. Les philosophes ont le plus souvent tendance à discuter en termes ontologiques, c'est à cette question en effet que revient celle de savoir si la nature a une valeur indépendante de la prise au sérieux des intérêts humains. Estimer par contre qu'il faut privilégier les requêtes humaines, et donc ne protéger la nature que dans la mesure où lui nuire aurait des effets néfastes sur nous, c'est aussi prendre une position à propos de l'être des choses. Cette position s'avère cohérente d'ailleurs avec le fameux « tournant copernicien » qui a permis de centrer la réflexion sur l'autonomie humaine⁹. Posée ainsi, la question du statut moral, possédée aussi par la nature ou par les humains exclusivement, forcément apparaît comme une caractéristique de leur être. Il y a deux types de raisonnements : nous devons respecter la nature parce que notre vie humaine dépend de cette dernière, ou bien parce

qu'elle vaudrait en elle-même d'être respectée. Il n'y a d'opposition entre ces deux positions que si nous soutenons l'idée selon laquelle il nous faut un primat entre ces idées. De fait, il n'est pas possible à la fois de donner le primat à deux éléments si distincts.¹⁰ Mais si j'admets une pluralité de valeurs et de préoccupations sans que nécessairement l'une d'elles doive avoir la première position, ce problème est résolu du moins au point de vue théorique, dans le sens où il cesse de se poser... à supposer toutefois qu'on veuille faire entrer la pluralité de termes concernée dans l'équation. Toutefois cette « solution pluraliste », très alignée sur le pluralisme de James, ne va pas nous dispenser d'arbitrer dans des situations de dilemme données, au cas par cas, entre des valeurs qui de fait vont continuer de s'opposer sur le terrain¹¹. Et le problème qui subsistera et subsiste toujours sera celui de la représentation des intérêts qui ne sont pas ceux des humains présents de manière immédiate à la décision. Ces derniers sont en effet, la plupart du temps, de fait les seuls à mériter une considération quelconque (quand c'est du moins le cas). Nous avons donc besoin d'acteurs qui font valoir, dans des actes de parole et des gestes concrets, la considération morale requise par les éléments de la nature, ses constituants, ses sous-ensembles et forcément aussi son ensemble global, c'est-à-dire la planète sur laquelle nous vivons.

D'autres chantiers en éthique : la bioéthique

Pourrait-on sortir de cette impasse en important dans le domaine environnemental ce qui se fait ailleurs, par exemple dans un secteur « plus ancien » de l'éthique de société, soit l'éthique biomédicale ? Dans le champ de la

⁸ Pour des raisons de clarté au point de vue terminologique, appelons « principe » une valeur ou un concept qui structure tout un champ de pratique et de réflexion en lui fournissant un élément dominant ou à caractère premier. Ce qui ne veut pas dire que tous les autres usages du mot principe sont couverts. Par exemple, le principe de précaution est de niveau différent, puisqu'il met de l'avant plutôt une méthode qu'un principe, bien qu'il puisse lui aussi donner lieu à une approche principielle en éthique.

⁹ Kant, E, 1980, *Critique de la raison pure*. Tr. A, J.-L. Delamarre et F. Marty, Paris, Gallimard, (1781-1787).

¹⁰ Pour désigner cette façon de penser, Bryan G. Norton parle pour sa part de « monisme », expression qui semble fort pertinente. Voir Norton, B. G., 1996, « Integration or Reduction. Two approaches to environmental values », ds A. Light et E. Katz, *Environmental Pragmatism*. op. cit., p. 105 et s.

¹¹ James, W., 2007, *Philosophie de l'expérience*. Un univers pluraliste. Tr. S. Galétic, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2007 (= A Pluralistic Universe, 1909). Pour une bonne introduction à James, voir l'excellent commentaire de Madelrieux, S., 2008, *William James, l'attitude empiriste*. Paris, PUF.

bioéthique, notamment depuis Beauchamp et Childress, on a développé des approches principistes (*principlism*) qui peuvent rappeler un peu la situation sur les questions environnementales, mais en fait la situation diffère beaucoup¹². Dans le contexte de l'éthique biomédicale en effet, quatre principes ont été dégagés par ces auteurs et repris ensuite par une kyrielle d'autres, s'appuyant d'ailleurs en cela sur la tradition hippocratique. Ces principes sont censés donner un cadre à la pratique biomédicale des professionnels de la santé en permettant d'orienter les décisions. Encore ici, nous avons des valeurs prioritaires, censées organiser le champ discursif. Ainsi, une action médicale devrait respecter l'autonomie, se caractériser par la bienfaisance, la non-malfaisance et respecter la justice. On voit tout de suite qu'il s'agit de principes au fond compossibles, c'est-à-dire qui sont possibles en même temps, pour reprendre l'expression de Leibniz, philosophe allemand qui publiait aussi en français et bien sûr en latin¹³. Le principisme est une approche qui tente de régler les prises de décision en appliquant aux différents cas ces quatre principes ; il permet de s'interroger sur les cas et on se sert des principes comme d'une sorte de grille de lecture. Dans le principisme biomédical, il y a un effort de combiner les principes, de se demander si une position est supportée par une pluralité de principes et jusqu'à quel point ; et précisons que le principe de justice concerne assez souvent la conséquence du traitement ou du non-traitement du patient donné sur la disponibilité des soins pour d'autres usagers réels ou potentiels. Dans le cas de la question de l'autonomie on se réfère au « consentement libre et éclairé », la non-malfaisance renvoie à des effets secondaires néfastes possibles de telle intervention médicale, etc. La différence majeure est que dans le secteur de l'éthique environnementale, il n'y a pas à la base et dans le développement théorique qui en a été réalisé jusqu'à maintenant, de compossibilité des principes ; ceux-ci sont plutôt vus par leurs défenseurs comme des principes à caractère exclusif, surtout si nous prenons les pôles

extrêmes de la topique, disons l'anthropocentrisme vu de manière utilitariste et l'écocentrisme ou l'écologie profonde¹⁴. Nous avons plutôt des dualités de position qui s'excluent en commandant chacune toute une approche. Même dans le cas où la valeur environnementale (au sens de la considérabilité morale) est reconnue, les débats se poursuivent sur la valeur intrinsèque ou non et de quoi au juste, faut-il un primat accordé aux écosystèmes ou aux êtres dotés de sensibilité, etc. Il y a souvent la présupposition qu'une approche philosophique devrait être complète et permettre de traiter de manière radicalement différente que ne le ferait une autre les questions. Toutefois dans la pratique des acteurs concrets qui ont à prendre des décisions sur le terrain, l'anthropocentrisme le plus souvent domine même en reconnaissant une valeur de l'environnement, bien que plusieurs admettront qu'il pourrait être intéressant de décentrer le regard des seuls besoins humains. Même si intuitivement l'un ou l'autre concept peut sembler attrayant, au plan de l'analyse philosophique des difficultés et des oppositions subsistent entre eux. Il faudrait pouvoir opposer à ce genre de dichotomies une autre approche pratique et une autre stratégie conceptuelle. Nous estimons qu'une alternative viable à cet égard peut se trouver dans une éthique appliquée pensée à la lumière du pragmatisme, mais encore faut-il pour cela s'assurer du sens qu'il faut donner à ces deux expressions, prises souvent pour autre chose que ce qu'elles sont.

L'approche de l'éthique appliquée

L'éthique appliquée a été développée d'abord dans les milieux anglo-saxons et plus récemment au Québec (soit depuis plus de trente ans). Le plus souvent elle ne cherche pas, contrairement à ce qu'on voit en bioéthique principiste, une application de principes posés au départ et qui devraient ensuite être contextualisés.¹⁵ En effet dans les

¹² Beauchamp T. L. et Childress, J. F., 2008, *Principles of Biomedical Ethics*. 6^e édition, Oxford, Oxford University Press (1979). Un classique de l'éthique biomédicale qui fête donc ses quarante ans, et qui sévit toujours.

¹³ Leibniz, G. W., 1987, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*. Paris (1704). Voir Brown, G., 1987, « Compossibilité, harmonie et perfection chez Leibniz », *Philosophical Review* 96 (2), 173-203.

¹⁴ La topique est une distribution de lieux dans un champ problématique donné. Voir à ce sujet Aristote, 1950, *Topiques*. Tr. Tricot, Paris, Vrin (ca -500).

¹⁵ Dans la présentation remarquable qu'il fait du pragmatisme dans le cas des politiques de l'eau, Paul B. Thompson oppose l'approche pragmatiste à une approche d'éthique appliquée. À bon droit dans le contexte de son usage terminologique, puisque ce qu'il entend par éthique

approches mises de l'avant depuis Legault, Malherbe, Bégin et d'autres, l'enjeu central s'avère la prise de décision selon une problématique de clarification de situation. En découle un besoin de priorisation parmi des valeurs distinctes dans le cas où il y a incertitude et désaccord apparent ou avéré entre des parties. Au départ se trouve une interrogation qui va produire une enquête au sens de Peirce et Dewey, puisqu'il est indispensable de bien connaître les données de la situation concrète¹⁶. Dans certains cas une démarche peut tabler sur les valeurs communes qu'il faut construire et reconstruire avec les acteurs impliqués dans un contexte éventuellement traversé par des crises. Sinon elle travaille sur les contextes de conflits normatifs qui sont à clarifier et parmi lesquels en fin de compte il faudra opter et prioriser en fonction d'une décision spécifique à prendre¹⁷. Elle est fondée sur le dialogisme et la clarification argumentée des normes, conséquences et valeurs en jeu dans les différentes situations en fonction des possibilités concrètes d'action qui s'offrent aux acteurs. On peut la voir comme une approche de régulation sociale, ou encore comme une

démarche ayant en propre la prise de décision située en contexte d'internormativité¹⁸.

Telle qu'on l'a développée dans la foulée de Legault et avec l'appui de quelques philosophes de Louvain, cette approche se situe depuis ses débuts dans le contexte d'une réinterprétation du pragmatisme, reprise du pragmatisme qui se poursuit de nos jours.¹⁹ À cet effet, nous pouvons parler de néo-pragmatisme pour désigner la présente reprise qui intègre parmi bien d'autres les apports des classiques du pragmatisme : Peirce, James, Dewey et Mead²⁰. Ainsi faut-il lire comme issue de l'éthique appliquée la présente contribution à une pensée pragmatiste des enjeux centraux de l'éthique environnementale, prenant en compte en particulier les développements contemporains en philosophie et dans les disciplines de la communication et de l'interaction.

L'apport du pragmatisme au questionnement environnemental

Dans la discussion qui marque l'éthique environnementale contemporaine, certains considèrent qu'il « vaut mieux être réalistes » et se baser sur la défense de nos intérêts, en montrant que ceux-ci impliquent et requièrent la préservation de l'environnement. D'autres au contraire se veulent plus radicaux, et semblent estimer que poser une valeur ontique, qui serait posée et donc reconnue par des gens et des institutions comme déjà présente dans les différents niveaux du vivant, serait de nature à produire de meilleurs effets que l'anthropocentrisme au plan éthique. Comme s'il fallait opérer une sorte de transvaluation ou de ré-hiérarchisation (mot barbare, convenons-en, mais qui dit bien ce qu'il dit) des êtres pris les uns par rapport aux autres afin d'en arriver à une pratique qui serait meilleure.

appliquée, c'est précisément cet applicationnisme de principes qui a été réfuté dans l'école dite de Sherbrooke. Ici la question de la terminologie s'avère décisive. Voir Thompson, P. B., 1996, « Pragmatism and Policy. The case of water », dans A. Light et E. Katz, *Environmental Pragmatism*, op. cit., p. 193 et suivantes. Voir Létourneau A. (avec Moreault, F.), 2006, *Trois écoles québécoises d'éthique appliquée*. Paris, L'Harmattan.

¹⁶ Legault, G.A., 1999, *Professionnalisme et délibération éthique*. Ste-Foy, PUL ; Malherbe, J.-F., 1996, *Homicide et compassion. L'euthanasie en éthique clinique*, Montréal, Mediaspaul. Bégin, L., 1987, « Pragmatisme et théorie éthique », *Cahiers de philosophie*, no. 3, Département de Sciences humaines, Université de Sherbrooke.

¹⁷ Létourneau, A., 2007, « L'intervention en éthique : au-delà des modèles », Chaire d'éthique appliquée, Université de Sherbrooke « Essais et conférences, 33 », 57 p. Boisvert, Y. et al., 2003, *Petit manuel d'éthique appliquée à la gestion publique*. Montréal, Liber. Girard, D., 2000, « L'éthique appliquée : la nécessité d'habiletés et de connaissances multidisciplinaires », dans Lacroix, A. et Létourneau, A. (dir.), *Méthodes et interventions en éthique appliquée*. Montréal, Fides, 41-48.

¹⁸ Lalonde, L., 2005, « Le juge et la médiation judiciaire, un sens nouveau à la valeur de justice », ds V. Fortier (dir.), *Le juge, gardien des valeurs*. Paris, Éd. du CNRS, 184-198.

¹⁹ On pense ici aux travaux de Jacques Lenoble, Marc Maesschalck et quelques autres.

²⁰ Maesschalck, M., 2009, « Pour une approche génétique de l'action collective. Relations intra-groupes et relations exo-groupes », ds Maesschalck, M. (ed.), *Éthique et gouvernance*. Hildesheim-Zürich, Georg Olms Verlag, 19-36.

Remarquons que ces auteurs ne font pas le plus souvent le détour de la reconnaissance sociale et du rôle des institutions dans ce processus, mais attendent quelque chose d'un changement des épistémologies et des ontologies. Ces discussions pourront se poursuivre plus avant dans les cercles spécialisés, mais il semble douteux que des gains réels de reconnaissance de la valeur environnementale soient obtenus ainsi. Ce qui se passe « dans la tête » des philosophes n'est pas ce qui se passe sur le terrain, tout un volet communication environnementale manque à de telles approches de principe. Tel que réfléchi dans le domaine de l'environnement, le pragmatisme semble une voie pour surmonter ce genre de situations. Ces difficultés sont fondées sur des catégories à la fois ontologiques et axiologiques, la théorie des valeurs venant ici se transformer en théorie ontologique.

En effet le pragmatisme prétend qu'il est possible de procéder d'autre manière. Nous pouvons trouver des solutions sur la base d'une théorie de la valeur qui ne détache celle-ci ni des relations avec les choses de ce monde, ni des interactions humaines et en particulier communicationnelles. D'un point de vue *pragmatiste*, nous ne pouvons enlever le travail de « valuation » et d'évaluation chez un agent dans tout acte de valorisation ou dans tout estimé de valeur, celui-ci fut-il objectif et même on ne peut plus matériel.²¹ Ajoutons que d'un point de vue *pragmatique*, donc selon la théorie des actes langagiers, on dira concurremment que la valeur se joue et se donne dans des communications, dans des actes de

²¹ Le mot « valuation » est utilisé tel quel par Dewey, c'est chez lui un terme philosophique qui possède une signification technique, et qui demande à notre sens à être repris tel quel à partir de l'anglais, et non à être traduit d'un point de vue littéraire. En effet ce terme ne revient pas au même que les équivalents qu'on cherche à lui donner dans notre langue, soit la valorisation, qui est un discours valorisant, ou encore l'évaluation, qui suppose un jugement. La valuation, c'est le fait de donner valeur en quelque sorte à un premier niveau, comme l'explique Dewey dans quelques textes. Au mieux, on pourrait traduire par dotation de valeur, mais ce serait encore trop « second » comme lecture ; quand à la donation de valeur, l'expression a aussi un sens technique spécifique dans d'autres courants philosophiques.

dotation de sens, des actes de parole²². La reconnaissance objective de la valeur est toujours produite par quelque vivant capable d'évaluer (ce qui, soit dit en passant, n'exclut pas que des vivants non humains soient en mesure de ressentir ou percevoir la valeur de tel ou tel élément). Plus encore, une éthique appliquée peut se comprendre comme une théorie et une pratique de la médiation des valeurs telles que véhiculées par des acteurs dotés de certains pouvoirs organisationnels. Pour sa part le pragmatisme soutiendra que les vivants non-humains et les systèmes de vivants en interdépendance ne pourront être suffisamment défendus et pris en compte que sur la base d'institutions sociales et politiques ou juridiques qui sont largement à construire. Par rapport à d'autres plaideurs institutionnalistes, il pourra soutenir que cette reconnaissance intervient dans des contextes d'interactions, en reconstruisant les démarches d'acteurs finalisés par des buts spécifiques²³. Et ce quel que soit le statut ontologique des étants concernés, base institutionnelle et sociale qui permettrait de reconnaître de fait les vivants en question comme ayant une valeur.²⁴ Pour le pragmatisme, nous n'avons pas à choisir entre l'anthropocentrisme, le biocentrisme et les autres orientations ; nous avons des appareils discursifs, des effets de systèmes, une pluralité de centres de perspective à prendre en compte. Si quelque chose est exclu, ce serait d'avoir à choisir *a priori*, donc sur la base de principes, entre la considération des humains OU celle des écosystèmes etc. Les engagements de valeur se verront dans les actions, mais aussi par et dans des engagements langagiers et intersubjectifs sans doute nombreux, en se dotant des conditions pour le faire, dans des interactions validées d'un point de vue social. La question qui demeure non résolue est celle de savoir par

²² Voir à ce sujet Armengaud, F., 1987, *La pragmatique*. Paris, PUF (Que sais-je ?).

²³ Dewey, J., 1982, *Reconstruction in philosophy*. John Dewey, *The Middle Works* (1899-1924), v. 12 : 1920. Jo-Ann Boydston ed., Carbondale (Il.), Southern Illinois University Press.

²⁴ Souvent en philosophie, le mot « étant » qui est formé bien sûr à la base par le participe présent du verbe, désigne la chose qui existe. Parler d'existants donnerait une connotation trop forte si on pense à l'existentialisme. Parler d'êtres aussi serait plus fort. On a traduit ainsi le *Seiende* qui vient de l'allemand, le mot a été véhiculé par M. Heidegger.

quelles institutions y parvenir ; le présent texte va dans le sens de favoriser les approches de gouvernance, mais l'on comprend qu'il s'agit d'une piste qui se nourrit de sources de réflexion spécifiques, auxquelles d'ailleurs le pragmatisme contribue sans doute²⁵. En effet que nous le voulions ou non, et même si nous ne souhaitons pas une option anthropocentriste, ce sont les humains organisés et vivant en société qui produisent les principaux effets nuisibles sur les autres vivants et les écosystèmes locaux, et ce jusqu'à preuve du contraire ; c'est donc l'agir des humains qui devrait être modifié (non celui des baleines, des éléphants, etc.). Il y a bien longtemps que les animaux supérieurs ont cessé d'être une vraie menace pour notre espèce.

Le pragmatisme philosophique a inspiré un nouveau courant depuis quelque temps, appelé tout simplement en anglais *Environmental pragmatism* : voir en particulier le collectif qui porte ce titre et les travaux de Minteer et Manning²⁶. Vouloir tout bonnement rendre compte ici de ces travaux riches et utiles ne suffirait pas pleinement, surtout pour le lecteur francophone parfois encore peu avisé de la tradition du pragmatisme. Encore faut-il en effet

²⁵ Par exemple, voir Maesschalck, M., 2009, *Éthique et gouvernance*. op. cit. Voir aussi Paquet, G. 2009, *Crippling Epistemologies and Governance Failures. A Plea for Experimentalism*. Ottawa, University of Ottawa Press

²⁶ Light, A. et Katz, E., 1996, *Environmental Pragmatism* (ed). Routledge, Londres et New York, qui regroupe les principaux auteurs ayant écrit sur le sujet. On trouve quelques autres textes dans Light et Rolston III, 2003, *Environmental Ethics : An anthology*, op. cit. (textes de Weston, Minteer et Manning). Plusieurs textes importants viennent de Manning et/ou Minteer ; voir par exemple et en particulier Minteer, B. A., 2006, *The landscape of reform. Civic Pragmatism and Environmental Thought in America*. Cambridge et Londres, MIT Press. Je me suis référé au pragmatisme dans Létourneau, A., 2009, « Les théories de la gouvernance. Pluralité de discours et enjeux éthiques », *VertigO*, hors série 6. Le pragmatisme est basé sur les œuvres des philosophes Charles S. Peirce, William James et John Dewey, sans oublier le fondateur de la psychosociologie, George Herbert Mead, C. I. Lewis. Plusieurs auteurs contemporains, dont Richard Rorty, Robert Brandom, Hilary Putnam et d'autres se sont situés plus récemment comme « néo-pragmatistes »)

saisir certains éléments centraux de l'approche que constitue le pragmatisme avant même de pouvoir entrer dans certains débats techniques. Ce que nous tenterons de faire dans les pages qui viennent pour voir ensuite comment une telle approche permet peut-être de voir autrement la question de l'éthique environnementale, et ce, dans une perspective d'éthique appliquée.

Le pragmatisme n'est pas ce qu'on croit

Il faut faire attention au langage courant, qui nous entraîne ici sur de mauvaises pistes. Parler du pragmatisme de quelqu'un, du caractère pragmatique, et le fait de pouvoir qualifier quelqu'un de « pragmatisme » ou d'être un « pragmatique », signifie quelque chose dans le langage ordinaire. Cela veut dire qu'au fond ce qui importe, ce sont les résultats visés et que « tous les moyens sont bons ». Cela veut dire aussi que la personne est prête à faire toutes sortes de compromis pour atteindre ses buts, quitte à fermer les yeux sur certains aspects douteux²⁷. Un pragmatique, pour l'usage populaire, c'est quelqu'un qui ne s'empêtré pas dans les considérations formelles, les procédures et les manières de faire ; lui importe avant tout d'être efficace. Il est clair qu'il y a confusion si nous prenons le pragmatisme philosophique dans ce sens-là, car ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Pour quelqu'un comme Peirce, le pragmatisme (qu'il renommait un peu plus tard le pragmatisme, pour le distinguer de certains usages critiquables du terme qu'il a lui-même lancé) désigne avant tout une théorie du sens ou de la signification. Selon cette théorie, le sens d'un concept se comprend entièrement et seulement par les effets que le concept ou la théorie de la chose permet d'escompter à propos de cette chose. Par exemple, une théorie du changement climatique aurait selon lui pour signification les effets qu'elle permet de

²⁷ Dewey, J., 1939, *Logic : The Theory of Inquiry*, op. cit., p. 490. Dewey écrit ceci à propos de la maxime selon laquelle la fin justifie les moyens : "From the logical standpoint, it rests upon the postulate that some end is already so fixedly given that it is outside the scope of inquiry, so that the only problem for inquiry is to ascertain and manipulate the materials by which the end may be attained. The hypothetical and directive function of ends-in-view as procedural means is thus ignored and a fundamental logical condition is violated".

prévoir à propos du changement climatique. Si donc cette théorie prévoit une pluralité d'effets possibles, des fluctuations compréhensibles d'un point de vue probabiliste et chaotique, cette pluralité d'effets éventuels escomptables elle-même est le sens de la théorie pour Peirce.

Dewey reprend en bonne partie à son compte cette vision peircienne de la théorie. Il insiste sur le caractère instrumental de la théorie quelle qu'elle soit, et encore une fois le mot « instrumental » ne prend pas ici l'usage courant. Il signifie qu'une théorie possède avant tout des fins pratiques, mais cela ne signifie nullement qu'elle doive se préposer à des fins fixées d'avance²⁸. Elle n'est pas là pour exprimer le « vrai » en soi à propos de quelque chose, ni pour nous donner une image-copie adéquate de la réalité, comme dans un miroir. Elle suppose toutefois un effort de recherche visant à obtenir le savoir le plus valide possible sur une question ou un domaine. La recherche veut trouver d'abord, puis asserter ce qui peut l'être avec un maximum de garanties (par exemple, avec un degré élevé de probabilité) à propos de quelque chose²⁹.

Dans le chantier propre de l'action humaine, qui est forcément le premier concerné quand nous parlons d'éthique, ce qui compte beaucoup pour Dewey, c'est la réflexion sur les fins et sur les moyens qui permettent d'atteindre ces fins. Ces deux aspects d'une pensée de l'action sont toujours liés. Ils donnent lieu à des dotations de valeurs et à de l'évaluation systématique, deux niveaux de réflexion qui demeurent requis et distincts du point de vue de l'éthique pour Dewey (appraisal/prizing)³⁰. Avec le

pragmatisme, les fins ne peuvent être tenues pour acquises, mais doivent être thématiques, et reconstruites au besoin à mesure que les situations évoluent. Elles sont appelées des fins visées (ends-in-view) précisément pour souligner qu'elles sont un élément dynamique qui intervient à titre hypothétique dans les jugements. En ce sens, elles ont un rôle directeur à jouer, elles ne peuvent simplement être prises pour acquises ce qui conduirait à se concentrer sur les moyens seulement³¹. Les moyens pour atteindre les fins ne sont pas indifférents, tant s'en faut ; il en donne des exemples très évidents ; un moyen qui a de mauvaises conséquences trop importantes doit être rejeté évidemment même s'il permet d'atteindre la fin visée.

Par certaines de ses formulations et dans une première lecture, William James semble un peu plus proche de l'usage populaire. Ainsi lorsqu'il mentionne la valeur comptant de théories ou de ce qu'elles apportent concrètement, de leur manière aussi d'entraîner à l'action. Mais il n'y a rien chez lui du pragmatisme crasse qu'on imagine trop souvent. Nous pouvons dire que le pragmatisme est une philosophie de l'action qui rend réflexive la question des fins et des moyens pour les atteindre. Il adopte une perspective sans doute conséquentialiste, mais sans exclusive ni par rapport aux qualités des personnes qui peuvent et doivent encore être recherchées (les *vertus*), ni en regard des normes ou principes qui demeurent requis (les approches *déontologiques*). Il les intègre dans une visée qui deviendra plus claire à la suite, mais qui a pour caractéristique de camper les questions éthiques dans le contexte du champ des actions.

²⁸ Dewey, J., 1920, *Reconstruction...* dans *Middle Works*, op. cit. : "It is one thing to say that all knowing has an end beyond itself, and another thing, a thing of a contrary kind, to say that an act of knowing has a particular end which it is bound, in advance, to reach", 163-164.

²⁹ C'est la notion de "warranted assertibility" mise de l'avant par John Dewey dans son traité sur la logique comme théorie de l'enquête. Dewey, J., 1991, *Logic : the theory of inquiry*. Jo Ann Boydston ed., *The later works, 1925-1953*. Volume 12, 1939. Carbondale (Ill), Southern Illinois University Press.

³⁰ Dewey, J., 1939, *Theory of Valuation*. Chicago, University of Chicago Press. On trouve quelques explications supplémentaires sur le couple « prizing/appraisal » dans

Létourneau, A., 2009, « Les théories de la gouvernance. Pluralité de discours et enjeux éthiques », op. cit.

³¹ C'est en raison de cela que la théorie de Dewey échappe à une conception purement stratégique instrumentale de la raison, pour reprendre la catégorie critique mise de l'avant par Habermas. On se souviendra qu'Habermas dénonçait une telle réduction de la raison, produite à l'époque du développement du capitalisme industriel, réduction de la raison qui avait déjà été thématisée par Max Weber et qui serait le propre de notre époque. Voir Habermas, J., 1987, *Théorie de l'agir communicationnel*, v. 1 et 2. Paris, Fayard, (1981).

De plus, pour Dewey le questionnement moral présuppose l'incertitude de la connaissance et le caractère problématique des situations, plutôt que de les nier ou de chercher à les occulter. La situation morale est forcément marquée d'incertitude et de conflit. « The essence of the moral situation is an internal and intrinsic conflict; the necessity for judgment and for choice comes from the fact that one has to manage forces with no common denominator »³². Pour lui, la quête du bien, celle du juste ainsi que l'éloge et le blâme produits par les interlocuteurs ex-post facto constituent des variables indépendantes les unes des autres. Sans entrer ici dans les détails, notons du moins qu'il relit la règle et la justice comme des requêtes ou revendications avancées par des tiers à l'endroit des agents : elles sont donc resituées comme des actes de communication produits par des gens dans des contextes sociaux. Le bien est pour sa part réinterprété comme fin (qu'il s'agisse du bonheur, de la réalisation de soi, du succès, etc.) qui est en quelque sorte prise « en vue » par l'agent. Et en faisant intervenir l'éloge et le blâme, il manifeste combien la question éthique est à comprendre dans un contexte communicationnel.

Le pragmatisme, une philosophie de la communication et des interactions

Comme on le voit en lisant les ouvrages de John Dewey, la communication est comprise d'un point de vue très riche par ce dernier. C'est une philosophie naturaliste de la communication, sans doute l'une des toutes premières à aller dans ce sens et qui donne une place prééminente à la vie sociale et à la vie organisationnelle pour penser le phénomène de la communication. Nous sommes loin ici d'une réduction de la communication à l'émission de messages ou à la production d'information. La communication est avant tout non pas une transmission d'informations, mais une série d'interactions à caractère relationnel qui se nourrit entre les agents. Voici un extrait qui permet de saisir sa perspective :

*The heart of the language is not "expression" of something antecedent, much less expression of antecedent thought. It is communication; the establishment of cooperation in an activity in which there are partners, and in which the activity of each is modified and regulated by partnership. To fail to understand is to fail to come into agreement in action; to misunderstand is to set up action at cross purposes*³³.

Si le cœur ou le centre du langage est la communication et si celle-ci se comprend comme l'établissement d'une coopération, on saisit que les acteurs de celle-ci sont de fait des partenaires dans une action commune. On conçoit aussi qu'ils sont affectés les uns par les autres dans leur action même, et régulés les uns par les autres. Le désaccord théorique ici est en même temps au fond un désaccord pratique, et la mécompréhension manifeste de fait une orientation différente de l'action chez les partenaires. De plus, de manière intrinsèque, ce qui mérite de s'appeler communication mérite de s'appeler coopération. Elle n'est pourtant pas idéalisée si nous devons reconnaître le test de l'action et le lien entre l'action et la communication qui se montre ici. La position mentaliste ou expressiviste qui ferait du langage l'expression d'une pensée dans notre tête au préalable a été rejetée au début de l'extrait. Ceci pour faire place à une vision de l'acte de penser en tant que lié à l'agir et à la communication.

D'ailleurs, cet interactionnisme de Dewey connaîtra une importante postérité par la suite. George Herbert Mead bien évidemment montrera comment l'individuation (ce processus de constitution progressif qui suppose une différenciation du moi) passe par la socialisation et l'intériorisation de l'autrui généralisé. L'interactionnisme symbolique développé ensuite par Goffmann mais aussi par d'autres sociologues de terrain comme R. Ezra Park, viendra pousser plus loin la conscience très vive de nos jours du sens en tant que construit dans les interactions. Même si Garfinkel se situe un peu différemment, l'ethnométhodologie peut se lire aussi dans la continuité

³² Dewey, J., 1988, "Three independent factors in morals", dans J. Dewey, *The later works*, v. 5, 1929-1930, Jo-Ann Boydston ed. Carbondale (Ill), Southern Illinois University Press, 279-288, dans Gouinlock, J., 1994, *The Moral Writings of John Dewey*. New York, Prometheus Books, 157.

³³ Dewey, J., 1981, *Experience and Nature*. Jo-Ann Boydston et al., ed, *John Dewey : The Later Works, 1925-1953*, v. 1 : 1925. Carbondale, Southern Illinois University Press.

du pragmatisme³⁴. Quand Dewey propose que la matérialité des signes utilisés par une organisation pour se symboliser réalise une incarnation sociale de celle-ci, il montre que l'organisation et la communication sont intimement liées.

*Language is specifically a mode of interaction of at least two beings, a speaker and a hearer; it presupposes an organized group to which these creatures belong, and from whom they have acquired their habits of speech. It is therefore a relationship, not a particularity*³⁵.

En fait, le pragmatisme se trouve à la base de certains des développements les plus importants de la pensée européenne du XXe siècle tardif. Par exemple, le philosophe et sociologue Jürgen Habermas et son aîné à Francfort, Karl-Otto Apel, puiseront largement dans la pensée de Peirce et Mead pour établir leur philosophie de l'agir communicationnel; le premier donne à celui-ci un caractère universel, alors que le second en fait un transcendantal³⁶. La lecture de Peirce, Dewey et Mead permet selon nous un accès renouvelé à la philosophie de la communication, tout en nous reconduisant à la source d'un important courant transnational d'études en sciences sociales, depuis les interactionnistes de l'Amérique des années 1960 jusqu'au renouveau de l'école de Francfort entre 1980 et les premières décennies du XXI^e siècle.

Selon le pragmatisme, nous sommes interaction avec notre environnement

La pensée classique, transformée depuis les Grecs mais renforcée par le rationalisme des temps modernes (entre le XVIe et le XIXe siècle et au-delà), nous a fait voir le monde comme une série d'objets fixes devant des sujets que nous serions nous-mêmes. Il y a d'emblée une séparation en

laquelle ensuite il faudrait se demander comment s'établit le lien de la connaissance. Bien des débats très sérieux sur l'entreprise de production de savoir dans ses difficultés, qu'on a vu se développer depuis des siècles, peuvent être tout simplement abandonnés. Ceci au profit d'une approche plus concrète, descriptive et faillibiliste, s'appliquant à corriger, valider, limiter la connaissance effective. Le pragmatisme en finit avec la théorie de l'agent du connaître comme spectateur passif d'un univers ou d'étants singuliers qui existent en soi quelque part. Une telle conception du monde et de notre rapport à ce dernier est insuffisante pour comprendre la complexité des relations que nous constituons pour une part et qui nous fabriquent tout à la fois. Ce qui a fait dire à certains que le pragmatisme est intrinsèquement une éthique de l'environnement³⁷. Notre connaissance est une action qui affecte les éléments connus, son propre est d'avoir des effets sur nous ou d'en permettre³⁸. Tout comme la vie humaine, elle fait partie de la nature, elle est dans la nature et bien sûr elle est un type de comportement d'un vivant qui tente de s'adapter au mieux à l'univers dans lequel il évolue. L'environnement et l'organisme sont des réalités corrélatives, le premier ne peut exister sans référence au second (sans quoi il ne serait pas considéré comme « environnement », mais plutôt comme « univers », etc.). Cette corrélation entre le vivant et son environnement est au cœur du pragmatisme de Dewey³⁹. Ce que nous avons chez Dewey c'est une interaction entre des tous contextualisés, et non une sorte d'holisme unifiant qui perdrait de vue les pluralités concrètes. Ceci étant dit, les relations doivent bien sûr encore être qualifiées et évaluées plus qu'il n'est possible de le faire avec le seul héritage philosophique et théorique du pragmatisme classique. Bien des problématisations nouvelles ont fait surface et ont permis d'élargir les discussions. Donnons-en simplement comme exemple la théorie du risque, reprise en bonne part dans la théorie des heuristiques, les développements

³⁴ Voir sur ce point Cometti, J.-P. (dir.), 1992, *Lire Rorty – le pragmatisme et ses conséquences*. Combas, l'Éclat.

³⁵ Dewey, J., 1925, *Experience and Nature*, op. cit.

³⁶ Habermas, J., 1987. *Théorie de l'agir communicationnel*, op. cit. (1981); voir aussi Apel, K.-O., 1976, *Der Denkweg Charles S. Peirce*. Traduction anglaise : Apel, K.-O., 1985, Charles S. Peirce, *From Pragmatism to Pragmaticism*. Amherst, NY, Humanity Books, (1967).

³⁷ Rosenthal, S. B. et Buchholz, R.A., 1996, « How pragmatism is an environmental ethic », dans A. Light et E. Katz, op. cit, 45-47.

³⁸ Dewey, J., 1984, *The Quest for certainty*. Jo Ann Boydston (ed.), *The later works of John Dewey*, v. 4 : 1929. Carbondale, Southern Illinois University Press, 164.

³⁹ Dewey, J., 1984, *Human nature and conduct*. Jo Ann Boydston (ed.), *The Middle Works*, v. 14 : 1922. Southern Illinois University Press, 11.

subséquents d'une méthodologie interactionniste en sciences humaines (entre autres Erving Goffman, Harold Garfinkel et leurs successeurs), etc⁴⁰.

Des critiques soutiennent que les éthiques anthropocentriques réduisent l'environnement à quelque chose de purement instrumental. Ils rejoignent l'idée selon laquelle un subjectivisme centré sur un égo singulier ou collectif d'une part se devra d'avoir pour corrélat d'autre part des objets. De telles perspectives sont de fait ruinées par le pragmatisme compris dans son aspect interactionniste. L'univers moral du pragmatisme est marqué par le pluralisme ; nous n'avons pas non plus ici un monde qui n'ait qu'un seul centre, mais plutôt un univers polycentrique. L'évolutionnisme adopté clairement par Dewey remplace tout à fait, et peut-être pour la première fois aussi nettement dans l'histoire de la pensée, l'homo sapiens dans l'ensemble des vivants et dans l'univers bio-géophysique auquel il appartient de manière continue.

La valeur, un élément essentiel dans une éthique du pragmatisme

L'intention de certains environnementalistes de reconnaître à certains êtres non-humains une valeur intrinsèque est certes quelque chose de louable. On souhaite ainsi souligner qu'il faut dépasser le seul point de vue de l'utilité « pour nous, êtres humains », soit l'anthropocentrisme. Même si on se décentre de « l'utilité pour nous » d'un élément ou d'un ensemble d'éléments donnés, la valeur n'est pas quelque chose qui existe en soi comme une caractéristique ontique des choses, comme ces penseurs semblent le considérer. Pour le pragmatisme, mais c'est vrai aussi d'autres philosophies comme le kantisme ou la philosophie nietzschéenne, le mot même de « valeur » a le sens qu'il a en raison de plusieurs choses liées et distinctes. La reconnaissance de valeur, l'attribution de valeur, la valuation et la valorisation, l'évaluation également, ces éléments renvoient forcément à l'action de quelque être désirant, sentant, percevant et évaluant comme à son

corrélat nécessaire, selon des degrés de complexité à préciser. Il ne semble pas possible de détacher l'expression « valeur » de l'action correspondante, déjà au point de vue épistémologique. La valeur est toujours une valeur « pour » ; la question est de savoir s'il suffit de « valuer » ou s'il faut aussi « évaluer », deux choses qui ont un sens distinct.

Ce qui ne veut pas dire, nuance importante qui vient contredire l'éventuelle impression de subjectivisme qu'on peut retenir face à cette perspective, que la chose dotée de valeur ou dont la valeur est reconnue ne soit pas « objectivement » valable. Elle l'est bel et bien, mais pas en soi, comme si elle était déliée de toute relation à quelque être que ce soit. La preuve élémentaire de ceci se trouve dans les éléments de base que sont la soif, la faim. L'eau et la nourriture ont beau « objectivement » répondre aux besoins du vivant, il n'en reste pas moins qu'il faut un vivant quelconque pour qu'on puisse parler de boire et manger. On le vérifie aussi avec des choses plus complexes comme le besoin de reconnaissance sociale, l'aspiration à la justice sociale et à l'équité, le bonheur, la réalisation de soi, et même la santé d'un écosystème. Dans ce derniers cas, des évaluateurs perçoivent, sentent ou mesurent un danger, assignable à des variables données ; *encore faut-il les remarquer*. Évidemment plus l'élément valorisé est complexe, plus il devient *discutable* et peut prêter à des interprétations diverses et même divergentes. Aucun objectivisme moral ne peut remplacer la discussion et la réflexion des agents à cet égard.

De plus, pour le pragmatisme le processus de valuation intervient dans des interactions communicationnelles, dans des actes de communication qui sont de fait porteurs ou revendicateurs d'une certaine reconnaissance. La chose visée peut bien être déclarée avoir objectivement de la valeur, c'est encore une déclaration, qui n'est pas quelque chose de simplement subjectif en un sens restrictif et tangentiellement péjoratif, qui vient le déclarer. Deux éléments peuvent tous deux être objectifs, ils seront pourtant mis en valeur différemment dans deux discours spécifiques, choses que Dewey montre parfaitement bien. Que l'eau en tant qu'élément soit « objectivement » dotée de valeur pour toute vie connue, nous pouvons le dire. Il n'en demeure pas moins que le pôle de l'interprète capable de le concevoir et précisément de le dire s'avère indispensable. Ce caractère indispensable ne prendra pas le même relief dans tel ou tel dispositif discursif ou dans telle

⁴⁰ Sur les apports et la discussion de Tversky et Kahnemann, voir par exemple Lewens, T. 2007, *Risk*. Philosophical perspectives. Routledge, Londres et New York Voir aussi Garfinkel, H., 2007, *Recherches ethnométhodologiques* Paris, PUF (1967).

situation, aux deux pôles par exemple du paysan de la région africaine des Grands lacs en voie d'assèchement ou pour l'ingénieur agronome de la plaine du St-Laurent ; l'écart serait encore plus flagrant si nous considérons d'une part le paysan, d'autre part l'extracteur de bitume du nord de l'Alberta ayant besoin d'eau pour obtenir une matière indispensable à la fabrication du pétrole ! « L'objectif » et le « subjectif », voilà des catégories conceptuelles et langagières bien limitées, d'ailleurs heureusement remplacées dans bien des cas par d'autres expressions. C'est ainsi qu'il a été possible d'introduire la notion de « domaines d'objets et de relations » pour rendre compte des champs relationnels qui sont également à connaître, et qui dépassent tout à fait la catégorie de l'objet. Ainsi, ce n'est pas le fait de voir quelque part quelque chose d'objectif qui va nous permettre de dépasser le caractère social, structurel, politique, technologique et économique de nos différents rapports à l'eau dans les différents pays et contrées de la planète. En ce sens, les auteurs qui veulent éviter un « subjectivisme de la valeur » (par exemple, parmi les plus radicaux, Tom Regan) attaquent en fait un homme de paille. En effet dès Peirce et Dewey il a été reconnu que le savoir se construit dans des actes de communication qui sont de nature sociale et complexe. Pour qu'on puisse parler d'éthique, nous avons certes besoin d'un premier niveau de dotation de valeur à quelque chose, ce qui peut être très élémentaire et relever pratiquement du désir ou du mouvement de l'émotion. Mais nous avons aussi besoin de l'évaluation de ce qui est déjà reconnu comme ayant de la valeur d'autre part : c'est là que discussion et réflexion deviennent requises et indispensable⁴¹. Après le tournant langagier et le constructivisme de la fin du XXe siècle, la relecture des auteurs classiques du pragmatisme ne nous dépayse pas. Le pragmatisme considère le phénomène de dotation de valeur comme quelque chose d'empirique et de socialement repérable, bien qu'il demande à reconstruire tout le réseau social, langagier et institutionnel à l'intérieur duquel cette dotation intervient. Quand au processus d'évaluation comme tel, c'est bien entendu dans un cadre délibératif et démocratique qu'il le renvoie quoiqu'il ne fournisse qu'encore peu de détails sur les manières concrètes de le mettre en jeu.

⁴¹ Voir Létourneau, A. 2009, op. cit., « Les théories de la gouvernance. Pluralité des discours et enjeux éthiques ».

Stratégie interactionniste issue du pragmatisme philosophique comme chemin hors des impasses environnementales concrètes

En s'inspirant directement de Dewey, nous admettons que les valeurs sont le fait d'agents qui effectuent des « valuations » ou attributions plus ou moins spontanées de valeur. De plus, ces agents produisent des évaluations réflexives secondes de celles-ci, toujours en fonction de certaines visées qui sont elles-mêmes objets de cette double appréciation et qui doivent être en révision constante. Ceci n'implique pourtant pas qu'il faille nier une valeur à l'environnement bio-géo-physique, aux vivants non-humains et aux écosystèmes, valeur qui leur soit propre et qui soit indépendante de nos besoins. Tout au contraire, en effet nous avons commencé par dire que le vivant de notre espèce se définit et existe par et dans un tel environnement.⁴² Nous avons certes besoin de redéfinir ce que nous sommes, au-delà des conceptions habituelles de l'humain, pour mieux penser comment nos conditions matérielles font partie et même définissent ce que nous sommes pour une part certes substantielle. Néanmoins, nous sommes mieux qu'hier en mesure de poser et traiter de nos jours la question environnementale, parce que notre vision du monde n'était pas la même au tournant du XXe siècle et auparavant. Allons au-delà de Kant ou de Descartes, qui introduisent chacun à leur manière le *sujet* humain. L'industrialisation nous a donné à jouir du monde et de nos rapports humains ainsi que des objets de consommation plus que rien n'avait permis de le faire jusqu'à maintenant. Ceci à une échelle qui est celle d'une civilisation de masse, et non celle de quelques individus en haut d'une pyramide sociale aux pentes très prononcées. Reste à savoir si nous allons réussir à domestiquer ce que nous avons engendré.

Cette évolution avérée de notre conception du vivant et des écosystèmes montre clairement que nous ne pouvons pas faire abstraction du « point de vue humain » pour juger des questions environnementales ; celles-ci sont posées et

⁴² Nous avons vu que la dotation de valeur peut être reconnue à un niveau très élémentaire, de l'ordre du besoin et à ce titre, le vivant non humain n'en est pas exclu. Une telle réflexion pourrait donc être poussée plus loin à partir d'une position pragmatiste.

formulées par des humains. Ce sont ces conceptions au sens pratique qu'il s'agit de faire avancer. Le pragmatisme nous enseigne aussi que ce « point de vue » humain est un intérêt, mieux une constellation d'intérêts donnés, concrets et spécifiques, qui structurent notre connaissance et notre usage des objets et du réel complexe qui nous entoure.

Puisque c'est la pratique humaine qui est à transformer, une éthique environnementale doit d'abord se préoccuper des actions humaines. Mais l'humain doit être compris ici non pas d'abord ni surtout au point de vue individuel (dominant dans la morale classique jusqu'au XXe siècle et au-delà) mais d'un point de vue social et organisationnel. L'agence humaine n'est pas seulement un fait individuel, elle est un fait de réseaux d'acteurs. Ce qui inclut des humains bien sûr, mais aussi des agents non humains que sont nos instruments et nos signes avec leur propre efficacité, dont l'effet peut déborder les intentions d'acteurs singuliers⁴³. C'est d'ailleurs là le principal défi éthique de nos jours : la prise en charge responsable et collective de conséquences parfois désastreuses qui sont des effets de système non intentionnels au départ. L'humain classique est donc doublement débordé : par le biais de ses instruments de travail et de ses signes qui semblent avoir une agence autonome, et par son environnement bio-géophysique qui conditionne tout, dès le départ et continuellement.

Les développements de l'interactionnisme méthodologique, issu historiquement en bonne partie du pragmatisme, nous aident au moins de deux manières. Ils nous font mieux saisir la source complexe et en évolution constante des problèmes d'une part, et ils nous permettent de cerner d'autre part les outils qui peuvent être construits pour les surmonter⁴⁴. Les pratiques auxquelles nous avons

affaire aujourd'hui très concrètement en termes de production d'énergie, de biens et de transports, sont pour bonne part nuisibles à l'environnement. Elles sont elles-mêmes le résultat de la construction sociale antérieure, qui n'est rien d'autre que la résultante concrète des interactions, poursuites de buts et utilisation de moyens qui furent le fait de nos prédécesseurs jusqu'à aujourd'hui. À partir du moment où des finalités sont acceptées par des acteurs et mises de l'avant comme devant être poursuivies, les moyens deviennent autonomes et échappent au contrôle dans la mesure où ils sont censés requis pour atteindre les fins. On pourrait dire tout bonnement que nous avons des algorithmes complexes devenus autonomes et qui fonctionnent tout seuls ; nous pourrions aussi parler de mécanismes en un sens social⁴⁵. En revanche il faut rendre possible le découplage entre les *fins* qui peuvent être atteintes moyennant des *actions* et l'ensemble des *conséquences* de ces actions. Même si nous étions « écocentriques » autant qu'il est possible dans nos perspectives, nos fins orientent notre action à la base. Et ce sont les conséquences non suffisamment prises en compte des actions humaines qui sont à considérer et sur lesquelles il faut apprendre à avoir prise. Nous touchons ici à mon sens le problème véritable qui doit être pris en charge à tous les niveaux (régional, interrégional, national, interfrontières, international) par une *gouvernance environnementale*. Le décentrement requis ne concerne pas tant les référents principaux auxquels vont renvoyer nos actions (comme dans le biocentrisme ou l'écocentrisme) mais bien les conséquences difficiles à prévoir des actions des institutions et des groupes sociaux, décentrement qu'un pragmatisme nourri d'interactionnisme et d'une conscience constructiviste permet du moins d'envisager.

Donc ce qui est à transformer le cas échéant, ce sont les agents, y compris les organisations, groupes complexes et agents non humains mis en jeu en incluant les mécanismes

⁴³ Pour ces questions en particulier, je recommande la lecture des travaux de ce qu'on appelle *Actor Network Theory*, parmi d'autres Bruno Latour, John Law et Michel Callon. Voir ainsi Callon, M., 1986, "Some Elements of a Sociology of Translation : Domestication of the Scallops and the Fishermen of St Briec Bay." In Law, J. (ed.), 1986, *Power, Action and Belief : A New Sociology of Knowledge* (London : Routledge & Kegan Paul).

⁴⁴ Blumer, H., 1986, *Symbolic Interactionism*. Berkeley, University of California Press. James, Dewey et Mead ont clairement fait partie de ceci à ses débuts. Par ailleurs et

d'une autre provenance, le sociologue Georg Simmel y a aussi contribué ; quant au phénoménologue Alfred Schütz, il vient après Mead et les autres.

⁴⁵ Jon Elster a produit des développements remarquables à cet égard. Parmi d'autres ouvrages, Elster, J., 1999, *Alchemies of the mind*. Rationality and the Emotions. Cambridge, Cambridge University Press, et Elster, J., 1983, *Sour Grapes*. Studies in the Subversion of Rationality. Cambridge, Cambridge University Press.

sociaux. Il faut considérer ces agents avec leurs actes d'évaluation et de jugement, à l'intérieur desquels la composante environnementale doit devenir une valeur concrète au même titre que n'importe quelle autre. C'est d'ailleurs là le prix à payer parfois gênant du pragmatisme : on ne pourra exclure de la considération certains types de buts légitimes sous prétexte d'adopter une position radicale. Par exemple, la valeur du profit économique n'est pas un « droit », elle n'est pas non plus une « valeur intrinsèque », néanmoins elle vaut en tant que but permettant d'atteindre d'autres buts, elle va donc intervenir. De cet argument nous pouvons de plus dégager que des stratégies axées sur les droits à procurer à la nature ou sur la valorisation intrinsèque de cette dernière ne suffisent pas à produire ce qui importe, soit un déplacement axiologique majeur chez les agents eux-mêmes, qui ait des conséquences pratiques réelles et qui donne aux valeurs environnementales une reconnaissance effective. Il devient en effet clair de nos jours qu'il faut aller au-delà des effets de vitrine ou d'image publique pour rejoindre les enjeux véritables. Peut-être faut-il admettre que nous ne pouvons hiérarchiser dans l'être même les valeurs. Weber a montré que nous sommes passés à l'âge du polythéisme des valeurs. Dans ce contexte, le mieux que nous pouvons faire c'est de donner une place de tout premier plan à la nature ou environnement comme valeur. Mais cette valeur devra forcément toujours se discuter parmi d'autres valeurs⁴⁶. Comme philosophie non fondationnaliste qui serait appuyée sur la coélaboration du sens, le pragmatisme ne prétend pas remonter en deçà du pluralisme axiologique. Il compte au contraire se baser sur ce dernier pour construire, avec les acteurs sociaux, les solutions requises à des problèmes qu'il faut d'abord poser franchement si nous voulons les résoudre⁴⁷. En effet les

⁴⁶ Voir Eliaeson, S., 2002, *Max Weber's methodologies*, Cambridge, Polity Press. – du moins si nous estimons indispensable de conserver une forme humaine de vie qui soit démocratique.

⁴⁷ C'est dans le domaine de l'éthique appliquée que s'est fait entendre depuis plusieurs décennies maintenant la requête de coélaboration du sens, voir par exemple les travaux de Legault, G. A., 1999, *Professionalisme et délibération éthique*, op. cit. . Les rapports de Legault, qui a développé le projet explicite d'une éthique appliquée au Québec dès les années 1970, au pragmatisme ont été rappelés à plusieurs reprises.

engagements à propos des valeurs sont mesurables dans le concret, il s'agit de quelque chose de réel qui produit des choix et des orientations dans les décisions.

Avant de boucler, insistons ici sur le fait que de tels processus doivent amener à travailler ensemble des groupes qui sont externes les uns des autres. Il faut escompter du désaccord surmonté entre ces derniers une construction de sens véritablement efficace, plutôt que de souhaiter recréer des logiques communautaires à un plan qui va demeurer un plan intergroupe et donc un plan social⁴⁸. La construction d'un sens commun partagé, orienté vers des résultats environnementaux concrets et mesurables, passe par le droit et la possibilité ouverte du désaccord clair et exprimé entre les groupes, si tant est que nous nous situons dans une perspective de démocratie délibérative.⁴⁹ Nous pouvons viser la construction de « nouveaux espaces communautaires », mais nous fier uniquement aux solidarités communautaires et aux culturalités communautaires déjà acquises pourrait être décevant en nous renvoyant à des intérêts préétablis et bien déterminés.

Pour conclure, venons en brièvement à l'exemple du développement durable, en cherchant à voir de quelle manière le pragmatisme fournit peut être un cadre théorique susceptible d'aider à situer et traiter les dilemmes éthiques dans le domaine de l'environnement. Par durable, il faut comprendre ici ce qui est *soutenable*, c'est-à-dire un développement qui peut ou pourrait être poursuivi sans compromettre l'expérience vie des générations futures, et qui prendra en charge une pluralité de composantes : sociale, environnementale, économique. Bien sûr, nous avons ici une orientation normative, il y a une requête du développement soutenable. Une analyse de ce concept à la lumière des éléments mis en lumière par le pragmatisme permettra de mieux voir comment ce dernier fait

⁴⁸ Maeschalck, M., 2009, op. cit. Pour éviter un certain piège du consensualisme communautarien, voir Létourneau, A., 2007, « Consensus et dissentiment en éthique. Problématique et critères », dans A. Létourneau et B. Leclerc (dir.), *Validité et limites du consensus en éthique*. Paris, L'harmattan, 179-206.

⁴⁹ Durant, F, Fiorino, D.J. et O'Leary, R., 2004, *Environmental Governance Reconsidered*. Challenges, choices, and opportunities. Cambridge (Ma), MIT Press.

« comprendre » et peut-être aussi « agir autrement » autour de questions concrètes. La maxime pragmatiste de Peirce consiste à demander quelles conséquences pratiques concrètes sont à attendre de quelque chose, et ce à partir d'une théorie à propos de ce quelque chose. Si nous l'admettons, nous verrons que si le développement durable fournit une théorie normative sur l'orientation des organisations en société, elle requiert de supposer et d'organiser la participation responsable d'une pluralité d'acteurs⁵⁰. Nous ne pourrions adéquatement comprendre le développement soutenable si nous pensions qu'il fournit simplement une série de critères à considérer par un agent décisionnel isolé, comme s'il fallait appliquer un modèle normatif à caractère principal. Il faut plutôt se demander de quelle manière le développement soutenable peut-il avoir un sens et une efficacité quelconque. Pour le dire en deux mots, il suffit dès lors de transposer la perspective, en passant du concept aux composantes sociales évoquées par ce dernier. Il faut en fait passer de la théorisation à la convocation, le concept a d'abord une signification rassembleuse et opératoire, non un sens principal à portée déductiviste. Il faut reconstruire le « développement soutenable » en termes de ses partenaires humains clés qui sont à convoquer et à faire travailler de pair. Ce vocable de fait nous parle de visées à poursuivre de concert, celles d'un développement qui tienne compte adéquatement des aspects sociaux, économiques et environnementaux devant un projet concret de développement donné. Mais ce concept ne devient porteur que s'il conduit à faire travailler ensemble les acteurs des domaines qui sont concernés ; il faut tout simplement les considérer comme acteurs, et construire des processus de gouvernance permettant de réaliser des exemples viables de développement soutenable. Faut-il le préciser, une telle approche ne peut bien sûr se passer des représentants des États ou du politique, mais non dans une approche de commandement et de contrôle. Un décentrement des questions au niveau régional sera parfois requis, mais parfois aussi il faudra élargir le cadre géographique de référence au-delà des

États-nations. Dans chacun des cas possibles, le pragmatisme, qui suppose une vie démocratique et délibérative, va aller dans le sens de rendre possible entre ces acteurs différents une régulation réciproque à partir d'une discussion sur les valeurs. Celle-ci aurait à se montrer susceptible non pas d'en venir à des compromis au rabais, mais de construire une entente permettant d'intégrer dans un ensemble plus vaste, les valeurs portées et soutenues d'un point de vue argumentatif par les différents acteurs. Il est requis de le tenter en prenant précisément en compte les désaccords et en s'appuyant sur ces derniers, ce qui suppose forcément de les donner à connaître. Il nous faut donc ici laisser de côté des perspectives qui n'admettraient aucunement la légitimité par exemple des questions économiques. Et de même pour ceux qui ne reconnaîtraient pas la valeur tout aussi essentielle du maintien et de la croissance du biosystème environnemental. On ne peut viser une gouvernance environnementale intégrant les leçons du pragmatisme en négociant à la baisse ou en faisant disparaître l'exigence représentée par certaines valeurs. C'est dire que le pragmatisme ne vient pas tant donner des solutions toutes faites qu'établir une direction générale d'un mouvement déjà engagé, en donnant un certain nombre de justifications épistémologiques et axiologiques. Sous l'impulsion donc du questionnement environnemental, nous irions ici au-delà d'une philosophie de l'autorégulation de groupes humains singuliers fermés sur eux-mêmes et leurs besoins. Une telle perspective peut être comprise comme l'ouverture à l'élargissement ou au déplacement du groupe de référence. Ceci pour ouvrir les lieux de décision à la normativité des parties prenantes auxquelles ces acteurs doivent se confronter en fonction de leurs domaines d'objets, considération qui va forcément posséder et conserver une logique exo-groupes. Mais ce sera tout autant pour se mettre à l'écoute sérieuse des requêtes du monde environnemental et vivant qui entoure ces acteurs et les nourrit continuellement. Ceci par le biais d'interprètes compétents capables d'orienter notre action à l'intérieur d'une communauté scientifique comprise comme communauté de discussion critique. Évidemment, cette dernière constituera elle-même un fait social complexe obéissant à une logique exo-groupes.

⁵⁰ « Considérez comment nous concevons les effets de l'objet de nos conceptions, effets qui ont de manière concevable une portée pratique. Alors, la conception que nous avons de ces effets constitue la totalité de notre conception de cet objet », dans Ch. S. Peirce, « Comment rendre nos idées claires », originellement publié dans *Popular Science Monthly* (1878).

Bibliographie

- Afeissa, H. S. (éd.). 2007, *Éthique de l'environnement*. Paris, Vrin.
- Apel, Karl-Otto, 1967, *Der Denkweg Charles S. Peirce*. Traduction anglaise :
Apel, Karl-Otto, 1985, *Charles S. Peirce, From Pragmatism to Pragmaticism*. Amherst, NY, Humanity Books
- Aristote, 1950, *Topiques*. Tr. Tricot, Paris, Vrin.
- Beauchamp, T.L. et Childress, J. F., 2008, *Principles of Biomedical Ethics*. 6è édition, Oxford, Oxford University Press(1ère édition 1979).
- Bernstein, R. J., 1999, *Praxis & Action. Contemporary Philosophies of Human Activity*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press,(1971).
- Blumer, H., 1986, *Symbolic Interactionism*. Berkeley, University of California Press.
- Brown, G., 1987, « Compossibilité, harmonie et perfection chez Leibniz », *Philosophical Review* 96 (2), 173-203.
- Brown, M. B., 2009, *Science in Democracy. Expertise, Institutions, and representations*. Cambridge (Ma), MIT Press.
- Callon, M., 1986, « Some Elements of a Sociology of Translation : Domestication of the Scallops and the Fishermen of St Brieuc Bay. » In John Law (ed.), *Power, Action and Belief : A New Sociology of Knowledge* (London : Routledge & Kegan Paul).
- Cassirer, E. 1972, *La philosophie des formes symboliques*. Paris, Minuit, v. 1-3(1923-1929)
- Dewey, J. 1939, *Theory of Valuation*. Chicago, University of Chicago Press.
- Dewey, J., 1991, *Lectures on Ethics, 1900-1901*. Donald F. Koch ed., Carbondale (Il), Southern Illinois University Press.
- Dewey, J., 2009, *Human nature and conduct*. Dans Jo Ann Boydston (ed), *The Middle Works of John Dewey, 1899-1924*, v. 14 : 1922. Carbondale, Southern Illinois University Press.
- Dewey, J. 2008, *The Quest for Certainty*. Dans Jo Ann Boydston (ed.), *The Later Works of John Dewey, 1925-1953*. volume 4 : 1929. Carbondale, Southern Illinois University Press.
- Dewey, J., 1981, *Experience and Nature*. Jo-Ann Boydston et al., ed, *John Dewey : The Later Works, 1925-1953*, v. 1 : 1925. Carbondale, Southern Illinois University Press.
- Dewey, J., 1982, *Reconstruction in philosophy*. John Dewey, *The Middle Works (1899-1924)*, v. 12, 1920. Jo-Ann Boydston ed., Carbondale (Il.), Southern Illinois University Press
- Elster, J., 1999, *Alchemies of the mind. Rationality and the Emotions*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Elster, J., 1983, *Sour Grapes. Studies in the Subversion of Rationality*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Durant, F, Fiorino, D.J. et O'Leary, R, 2004. *Environmental Governance Reconsidered. Challenges, choices, and opportunities*. Cambridge (Ma), MIT Press.
- Eliaeson, Sven, 2002, *Max Weber's methodologies*, Cambridge, Polity Press, 2002
- Garfinkel, H., 2007, *Recherches ethnométhodologiques*. Tr L. Quéré, Paris, PUF (1967).
- Garfinkel, H., 2006, *Seeing Sociologically. The Routine Grounds of Social Action*. Anne Warfield Rawls (ed.), Boulder et Londres, Paradigm publishers.
- Gouinlock J. (ed.), 1994, *The Moral Writings of John Dewey*. New York, Prometheus Books.
- Habermas, J., 1987, *Théorie de l'agir communicationnel*. V. 2 Pour une critique de la raison fonctionnaliste, 1987.
- James, W., 2007, *Philosophie de l'expérience. Un univers pluraliste*. Tr. S. Galétic, Paris, Les empêcheurs de penser en rond,(= A Pluralistic Universe, 1909).
- Koopman, C., 2009, *Pragmatism as Transition. Historicity and Hope in James, Dewey, and Rorty*. New York, Columbia University Press.
- Legault, G.A., 1999, *Professionalisme et délibération éthique*. Ste-Foy, PUL.
- Leibniz, G. W., 1987, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*. Paris (1765 ; 1704).
- Leopold, A., 2000, *Almanach d'un comté des sables*. Tr. Anna Gibson. Paris, GF (1948).
- Létourneau, A., 2009, « Les normativités en gouvernance : cas spécifique de l'environnement », dans M. Maeschalck (éd.), *Éthique et gouvernance. Les enjeux actuels d'une philosophie des normes*. Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms V, 221-236.
- Létourneau, A., Boisvert, Y. et Lacroix, A., 2005, *Les approches québécoises de l'éthique appliquée. Les approches sectorielles*. Sherbrooke, GGC.
- Lewens, T., (ed.), 2007, *Risk. Philosophical Perspectives*. Londres et New York, Routledge.
- Light A. et Katz, E., 1996, *Environmental Pragmatism*. Londres et New York, Routledge.
- Light A, et Ralston III, H., 2003, *Environmental Ethics. An Anthology*. Oxford, Blackwell.
- Madelrieux, S. 2008, *William James, l'attitude empiriste*. Paris, PUF.
- McDonald, H. P., 2004, *John Dewey and Environmental Philosophy*. Albany, SUNY Press.
- Minteer, B. A., 2006, *The landscape of reform. Civil Pragmatism and Environmental Thought in America*. Cambridge (Ma), MIT Press.
- Pappas, G.F., 2008, *John Dewey's Ethics. Democracy as Experience*. Bloomington (In), Indiana University Press.
- Paquet, G., 2009, *Crippling Epistemologies and Governance Failures. A Plea for Experimentalism*. Ottawa, University of Ottawa Press.
- Perry, D.K. (ed.), 2001, *American Pragmatism and Communication Research*. Mahwah (NJ), Lawrence Erlbaum press.
- Rorty, R., 2007, *Philosophy as cultural politics. Philosophical Papers IV*. Cambridge et New York, Cambridge University Press.
- Sutton, P.W., 2007, *The Environment. A Sociological Introduction*. Cambridge (GB), Polity Press.
- Traer, R., 2009, *Doing Environmental*